

JEUDI 5 MARS 2020 - LA POÉSIE N'EST PAS DANS LE JE(U)

Le don de soi est quelque chose que je suis en train d'apprendre. Je croyais donner de moi avant, mais ce n'était pas le cas.

★ Dimanche 16 février 2020

IV. Pivot 4 : *[Mardi 4 février, 15h48 : « Excuse me ». Je n'en pouvais plus, je montais les escaliers avec ma grosse valise de courses. A la base c'était pour m'éviter d'avoir 50 000 sachets dans les bras, mais monter les escaliers de Montmartre avec cette valise a été un véritable calvaire. J'avais fait les courses pour avoir de quoi cuisiner au studio, et je voulais prendre tous les aliments de base dont je pourrais avoir besoin, en attendant de refaire d'autres courses pour compléter ce qui me manquait. J'arrive au niveau du second escalier à la sortie du métro Lamarck-Caulaincourt, et j'entends cette voix sortie de nulle-part. Il me regarde gentiment, prend ma valise et monte les deux autres escaliers avec. Je l'ai remercié à plusieurs reprises et je lui ai souhaité ainsi qu'à sa compagne un très bon après-midi. Je me suis dit que c'était un ange envoyé du ciel, pour que pile au moment où je n'arrivais plus à monter, ma valise étant devenue plus pesante tant j'étais exténuée, cet homme, un étranger, se propose de monter ma valise. Je me suis dit qu'il existait encore des personnes charitables dans ce monde. J'en étais surprise, mais tellement heureuse de l'avoir rencontré.]*

Pourquoi cet acte m'a-t-il semblé si... anormal ? La normalité est devenue aujourd'hui l'indifférence. Nous sommes dans une société où tout se fait par procuration : nous voyageons par procuration, nous compatissons par procuration, nous rêvons par procuration, nous aidons par procuration, nous vivons par procuration. Il nous est plus normal aujourd'hui de parler à des intelligences artificielles et de rire avec nos smartphones plutôt que d'engager une discussion avec une personne. Le pire étant que ce n'est plus seulement avec les étrangers que nous avons coupé tout contact mais à l'intérieur même de nos familles.

Nous vivons à travers des couches successives de masques mais nos existences sont anéanties. A chaque situation son masque, et à chaque lieu ou à chaque interlocuteur aussi. Je ne jette la pierre à personne, j'ai été prise moi-même dans cet engrenage, ne serait-ce que lorsque je devais me rendre aux vernissages, parce que me disait-on « *il faut que tu te fasses voir* » et que je m'efforçais à faire des sourires à des personnes alors que je n'en avais pas envie. On peut avaler des choses et laisser se déverser sur soi, insultes et autres mépris, mais l'hypocrisie n'étant pas mon fort, j'ai du mal à avoir ce genre de contact avec des gens et ensuite les embrasser et leur sourire. Au début je m'efforçais à le faire, aujourd'hui je ne me sens aucune obligation envers qui que ce soit parce que je me suis émancipée de cette boucle infernale qu'est la Grande Comédie de l'Art. Je me ferme les portes me dit-on, en fait ce n'est pas moi qui aie fermé les portes, elles ne m'ont jamais été ouvertes, alors pourquoi me fatiguer à jouer un tel jeu ? Si c'est juste pour que les acteurs de cette Grande Comédie de l'Art acquièrent encore plus d'importance, alors ce sera sans moi. Qu'ils continuent à se faire mousser entre eux et à s'autoproclamer Directeurs ou Directrices, Commissaires d'expo, Galeristes, Critiques d'art, etc. Oui parce que la grande nouveauté à La Réunion, c'est que quelques-uns, sans même avoir été formés, ni avoir mené une seule réflexion sur le contexte de l'art contemporain à notre époque, ni sur les problématiques en jeu actuellement, et on encore moins porté un regard sur l'évolution et les grandes mutations qu'a connu l'art contemporain depuis ces débuts jusqu'à aujourd'hui ; ces personnes arrivent dans le milieu, se mettent à travailler avec des structures reconnues, qui cautionnent d'ailleurs volontiers cette démarche impromptue, avec le titre qu'ils se seront eux-mêmes donnés. Alors qu'ils continuent, je suis hors de la boucle à présent.

J'ai voulu être en dehors parce que je sentais que j'étais en train de me perdre. En même temps est-ce qu'un jour j'ai été dans cette boucle ?

J'ai cru être dans le partage et dans le don de soi, mais tant de paramètres m'y ont empêché,

et je m'étais laissée contaminée par un système qui m'a poussé à développer des sentiments amers envers les autres, à perdre toute confiance en l'humain et à devenir un monstre.

Le fait de devoir constamment être en autoprotection, sur la défensive, les crocs déjà prêts à sortir pour contre-attaquer immédiatement et parer les nouvelles attaques, m'a fait me renfermer. A partir de ce moment je ne vois pas comment le partage et le don de soi sont possibles. Le cheminement inverse serait de faire tomber les masques, être hypersensible aux autres et aux choses, en être soucieux. Mais sans m'en rendre compte, j'étais devenue insensible, et ne pas être sensible à ce que l'autre peut éprouver ou vivre, entrave forcément le don de soi qui est dès lors fictif.

Du coup ma propre réaction, devant le geste gratuit et charitable de cet homme qui m'a pris ma valise et l'a monté pour moi, m'a profondément choqué. J'ai réalisé que je ne m'attendais plus à la bonté, et je ne m'attendais plus à ce qu'aucune personne ne soit véritablement capable de tels gestes et avoir naturellement en soi une propension à la charité. La poésie existe encore dans le monde et je n'étais plus capable de la voir tant j'avais les yeux rivés sur toute l'horreur qu'il nous rejette incessamment en plein visage. Durant toutes ces années, j'ai travaillé sur une *Mécanique d'Humanisation*, que je n'étais pas moi-même en mesure de m'appliquer.

* Mardi 10 mars 2020

J'ai du mal à saisir la sincérité dans les relations des parisiens et je préciserais même dans les relations professionnelles entre les acteurs culturels et les artistes. J'ai eu beau avoir des retours positifs quant à la réception de mon travail par des directeur(trice)s de centres d'art, des commissaires d'expo, des curateur(trice)s ou autres, pourtant lorsqu'il est question de concrétiser un projet en partenariat, c'est le désert total. J'avoue que c'est un mystère que je souhaiterais élucider aujourd'hui, juste pour satisfaire ma curiosité et comprendre le fonctionnement de ces personnes. Car en définitive, je n'ai pas besoin qu'on me fasse des éloges. J'ai en revanche besoin de réaliser mes projets et d'en avoir les moyens. Donc les flatteries je n'en vois pas l'utilité. J'ai envie de faire mon travail, avoir la possibilité de le mener à bien, de le montrer et de le confronter aux divers regards. Bon vous me direz « la sincérité », ça fait très fleur bleue, peut-être que ça dénote même ma particularité d'artiste iliennaise, ou peut-être pas, mais la sincérité dans les rapports humains est très importante pour moi. L'art à mon sens n'est pas un jeu (sans prétention et sans me prendre trop au sérieux, et d'ailleurs ceux qui me connaissent vraiment savent que je ne suis pas comme ça), comme certains le prennent et qui se targuent de cette pensée. Souvent d'ailleurs des gens qui se prennent pour des intellectuels et qui adorent « *torturer l'esprit juste pour le torturer* ». Tout comme la vie n'est pas un jeu non plus pour moi. Et ceux-là font partie de ceux qui vivent l'art et la vie comme un jeu.

J'avais eu une discussion une fois à ce sujet, l'année dernière d'ailleurs, sur la particularité des relations. Cette personne m'avait dit qu'à New-York, les relations sont très spéciales, même en amitié, et que là-bas, on avait un ami pour tout. Je n'avais pas saisi tout de suite ce que ça signifiait, mais après quelques explications j'ai appris que les amis « servaient » à quelque chose de très précis : par exemple on peut avoir un ami pour le sport, un ami pour aller au resto, un ami en fait pour chaque centre d'intérêt. Mais au-delà de ce centre d'intérêt cet ami n'existe plus. La personne pensait que c'était la même chose à La Réunion, mais cette révélation m'avait choquée précisément dans le sens où je n'ai jamais connu de telles

relations. C'est impensable, et ça relègue l'autre au rang d'objet, on s'en sert et quand on a fini on le jette. Cependant pour la première fois j'avais expérimenté ce type de relation et non pas à New-York mais à Paris. Des personnes qui te fréquente (quand bien même que ce soit dans le cadre d'un projet, mais une relation se tisse) du jour au lendemain quand tu reviens ils t'ont déjà oublié.

électroniasis *nm* MED 1 Condition pathologique générée par des électrons, désordre naturel qui asservit et enferme l'Être Humain dans une automutilation de sa pensée et de son rapport à son semblable. « *L'Être Humain au fil du temps, a pu évoluer et toujours pousser plus loin ses limites mais également celle de son environnement social et affectif. Ainsi, il a su éprouver des sensations, des sentiments et s'inscrire dans un rapport d'échange quel qu'il soit avec son entourage. Mais souvent, d'être continuellement dans l'épreuve des choses et des personnes, conduit l'Homme à faire ressortir une sorte de pathologie innée chez lui qui se traduit par une altération du contexte. Il est sujet à des dysfonctionnements soumis par son propre esprit et son propre corps, et se confond dans des projections qu'il se fait de sa relation à l'Autre. Le processus d'imagination de situations irréelles avec l'Autre produit le même effet dans son cerveau qu'une situation qu'il aurait vraiment vécue. De la sorte, le processus autodestructeur inhérent à la condition humaine se met en marche, montant en puissance jusqu'à destruction partielle ou totale de lui-même et de son congénère.* »* 2

Déterminisme biologique et psychologique provoquant des illusions au niveau de l'ipsité, qui sont des contingences liées à cet « électroniasis ». PHO [elekt̃ɔ̃njazis] ETY Du gr. êlektron, « ambre jaune » et iasis, « guérison ».* Selon des études menées en octobre 2013 par des neuroplasticiennes.

★ Dimanche 16 février 2020

La colère n'est pas un sentiment normal puisqu'il découle d'une situation anormale, inappropriée. Si cette colère est montée pendant des années, si je l'ai nourrie comme d'autres l'ont nourrie avec moi, si elle est arrivée à son paroxysme, rien de tout cela n'est normal, la colère est un sentiment meurtrier au sens figuré comme au sens propre. Et tuer l'autre juste à cause de sa différence et parce qu'il ne nous convient pas, ce n'est pas normal. Mais j'ai moi aussi éprouvé cette colère, celle de D' de Kabal, « *au regard de certaines difficultés, j'ai engrangé une colère non négligeable que je considère(ais) comme parfaitement légitime* » (*Décolonisons les arts !*) et je crois qu'il m'arrive encore de l'éprouver, de la laisser sortir, vivre d'elle-même parce que sinon, c'est à moi que je fais du mal. Parce que sinon, ce jeu malsain va se poursuivre en toute impunité, rien ne sera dévoilé au grand jour, les prédateurs continueront à marcher sur nos cadavres, les opportunistes continueront à profiter d'un système dont ils ne sont que les pions, l'argent continuera à faire asseoir son hégémonie jusqu'à ce que l'art implose. Damien Hirst n'avait-il pas fait d'ailleurs cette déclaration en 2008 : « *Je joue l'argent contre l'art et, en tant qu'artiste, j'espère évidemment que c'est l'art qui gagnera. Mais s'il s'avère que c'est l'argent, alors l'art devra s'en aller* ». L'argent a déjà gagné plus de terrain qu'on veut bien nous le faire croire, il n'y a qu'à aller à la FIAC, quand au détour des stands, on entend les galeristes non pas parler d'art ni d'artistes, mais de combien ils ont vendu leur dernière œuvre et ce qu'il faudrait qu'ils vendent pour faire leur chiffre d'affaire.

Il fallait que je me libère de cette colère et que j'en réchappe, qu'elle ne vienne plus de moi et que je ne sois plus sous son emprise parce que j'en étais devenue l'esclave. Il faut toujours que je me libère, parce que tant et tant de personnes, de réactions, de situations me poussent encore aujourd'hui et de manière plus intense à me réfugier derrière cette colère, ce monstre que j'ai fait grandir et qui me dévore.

★ Samedi 14 mars 2020

Le don de soi il est précisément là, dans ce journal où je me livre encore plus que dans une performance. Dans la performance je m'octroie encore le droit de me créer un personnage. Mais là, dans cet interstice je suis à nue. Je ne cache ici rien de mes sentiments, de mes faiblesses, de mon impuissance face à ce géant qui se tient devant le temple de l'art contemporain. Et malgré ce que je vis au travers de cette résidence, malgré la colère qui gronde toujours en bruit de fond, que je tente de maintenir, de maîtriser, de dompter, j'ai peut-être finalement réussi à atteindre une forme d'abnégation.

Parce que quoi de plus beau que d'entendre qu'on a donné à l'autre l'envie de se livrer lui aussi...

V. Pivot 5 : *Mercredi 4 mars, il est aux environs de 18h. Nous étions dans une laverie dans la rue Lamarck. Une femme qui était venue un peu avant mettre son linge à sécher, revient avec un petit garçon et attend de récupérer les vêtements. Au moment de partir, elle revient à l'intérieur en disant à son enfant qu'elle ne se sent pas bien et qu'il fallait qu'elle s'asseye un instant. L'enfant lui demande ce qu'elle a et elle lui répond qu'elle a des vertiges, qu'il fallait patienter un petit peu et qu'ils repartiraient ensuite. Cependant, au bout de 15 minutes environ, elle ne sent toujours pas bien et son enfant s'impatiente. De mon côté j'avais envie de lui demander si elle avait besoin d'aide, mais j'ai d'abord pensé que ce n'était que passager*

et qu'elle allait bientôt pouvoir repartir, ayant déjà souffert moi-même de vertiges. Mais après un bon moment comme ça, je me suis dit que ça n'allait pas passer et que ça devait être plus grave, mais je n'arrivais pas à ouvrir la bouche pour lui proposer mon aide. J'avoue avoir eu peur qu'elle soit raciste et ainsi de me faire jeter. Je reconnais que ce soit devenu une obsession d'être confrontée à des racistes puisque cette année encore j'en ai fait les frais, et je pense qu'à chaque fois je vais retomber dans le piège de la colère et finalement jouer leur jeu et pour m'éviter ça, je préfère ne plus réagir. Mais cette femme était malade. Et je faisais un peu les cent pas dans la laverie, toujours en me demandant s'il fallait que je lui propose mon aide. Je voyais ma sœur qui me regardait avec questionnement, je n'ai pas réagi. Finalement, voyant qu'elle se sentait de plus en plus mal, c'est elle qui nous demande de l'aider. J'appelle le SAMU qui au bout de 15 minutes ne répondait pas. Ma sœur de son côté appelle SOS médecin mais en attendant je pars à la pharmacie qui était juste à côté pour voir s'ils connaissent un médecin dans les parages. Ils me disent que le SAMU ne répondra pas parce qu'ils étaient débordés par le Coronavirus et qu'il faut que j'appelle les pompiers qui répondront à coup sûr. Ils me disent qu'il y a sinon un médecin pas trop loin mais qu'il risquait d'être sur rendez-vous uniquement ou en consultation. J'appelle les pompiers mais je ne savais pas qu'au même moment ma sœur les avait eu au téléphone. La femme avant l'arrivée des pompiers me demande d'appeler sur le numéro d'une amie pour qu'elle récupère son fils parce qu'elle disait qu'elle sentait qu'elle allait s'évanouir. J'appelle son amie qui a deux enfants à sa charge à ce moment-là, mais elle me dit qu'elle essaye de faire au plus vite. Pendant la prise en charge de la jeune femme, voyant que son amie n'arrivait toujours pas, les pompiers m'ont demandé de la rappeler afin qu'ils déposent eux-mêmes l'enfant chez elle pour conduire la mère à l'hôpital. Ils quittent la laverie, je récupère mon linge et je rentre.

Le lendemain à 11h33 je reçois un message d'un numéro inconnu : « Bonjour je suis celle que vous avez aidé hier à la laverie. Je tenais à vous remercier de votre aide à vous et à votre amie. Je vais mieux je suis rentrée chez moi. Encore merci pour tout. ». Et là débute des échanges de textos qui se terminent par : « Merci. Heureusement qu'il y a encore des gens comme vous. Bonne soirée ».]

Quelque part je suis persuadée qu'il est possible de passer au travers de cette masse noire qui tend à nous engloutir tous.

* Jeudi 19 mars 2020

*L'immensité s'ouvre
Sur des possibilités
D'offrir sa souffrance*